



**HAL**  
open science

**“ Tout est régénération devant les lois de la chimie ” :  
réparer la pureté virginale au XVIII e siècle**

Jennifer Ruimi

► **To cite this version:**

Jennifer Ruimi. “ Tout est régénération devant les lois de la chimie ” : réparer la pureté virginale au XVIII e siècle. Les représentations du sang à l'époque moderne en France, en Espagne et en Italie, Jun 2017, Paris, France. hal-01695762

**HAL Id: hal-01695762**

**<https://hal.science/hal-01695762v1>**

Submitted on 29 Jan 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## « Tout est régénération devant les lois de la chimie » : réparer la pureté virgine au XVIII<sup>e</sup> siècle

Dans une page de son *Histoire naturelle* consacrée à la virginité, Buffon écrit :

Les hommes jaloux des primautés en tout genre, ont toujours fait grand cas de tout ce qu'ils ont cru pouvoir posséder exclusivement et les premiers ; c'est cette espèce de folie qui a fait un être réel de la virginité des filles. La virginité qui est un être moral, une vertu qui ne consiste que dans la pureté du cœur, est devenue un objet physique dont tous les hommes se sont occupés ; ils ont établi sur cela des opinions, des usages, des cérémonies, des superstitions, et même des jugements et des peines ; les abus les plus illicites, les coutumes les plus déshonnêtes, ont été autorisés ; on a soumis à l'examen de matrones ignorantes, et exposé aux yeux de médecins prévenus, les parties les plus secrètes de la Nature, sans songer qu'une pareille indécence est un attentat contre la virginité, que c'est la violer que de chercher à la reconnaître, que toute situation honteuse, tout état indécent dont une fille est obligée de rougir intérieurement, est une vraie défloration<sup>1</sup>.

La critique que fait Buffon de la recherche des signes de virginité, est ici sans appel : les hommes recherchent ces preuves parce qu'ils sont animés d'une « espèce de folie » qui consiste à vouloir « posséder exclusivement et les premiers » les femmes qu'ils convoitent. Le fait de parler de « folie » condamne ainsi d'emblée une attitude qui prédomine pourtant depuis des siècles en Occident. Plus encore, Buffon, dans cet extrait, met en évidence un paradoxe important : la virginité est ce qu'il appelle un « être moral », c'est-à-dire un état de pureté proprement invisible. Chercher les signes de cette chose invisible est donc non seulement absurde, mais contradictoire : en cherchant à prouver la virginité d'une fille, la communauté (hommes, médecins, matrones) la *déflore*. Le terme est fort au XVIII<sup>e</sup> siècle et désigne, selon l'article « Défloration » de l'*Encyclopédie* l'« action par laquelle on enlève de force la virginité à une fille<sup>2</sup> » ; le lexique que Buffon emploie est d'ailleurs clair : « attentat », « violer », « honteuse », « indécent » / « indécence », « rougir » – autant d'expressions qui renvoient d'ordinaire au déshonneur. La situation se renverse alors et la frontière entre action honnête ou malhonnête n'est plus tout à fait stable.

La question de la virginité devient ainsi au XVIII<sup>e</sup> siècle un enjeu philosophique : les philosophes, les anatomistes éclairés s'érigent contre la violence faite aux jeunes filles, qu'ils résument par le terme de « superstition ». Cesser de réclamer aux femmes des preuves de leur virginité apparaît donc bien comme un des nombreux combats des Lumières.

Toujours est-il que dans les faits, la virginité des jeunes filles reste un enjeu important dans le cadre d'un mariage et Louis-Sébastien Mercier évoque avec une lucidité teintée d'ironie le monde « composé d'apparences » qui « tiennent lieu de réalités<sup>3</sup> » dans lequel les jeunes filles de Paris usent de subterfuges pour faire croire à un pucelage qui n'est plus.

Plus curieusement, c'est aussi – surtout ? – dans les récits érotiques que la question du pucelage et des moyens de redonner à une fille l'apparence d'une vierge, est la plus présente. Il semble en effet qu'une pucelle soit particulièrement rentable pour une maquerelle : son prix est élevé au bordel. La réparation de la virginité apparaît ainsi comme un motif topique des récits (fictifs) de prostituées et de la littérature érotique.

<sup>1</sup> Buffon, *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du roi*, À Paris, De l'Imprimerie royale, 1749, tome II, chapitre « De la puberté », p. 492-493. La page de Buffon est reprise à l'identique dans l'article « Virginité » de *L'Encyclopédie*.

<sup>2</sup> Art. « Défloration », dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, consulté sur portail.atilf.fr.

<sup>3</sup> Mercier, *Tableau de Paris*, Amsterdam, 1788, tome X, p. 21.

En d'autres termes, quel que soit le champ dans lequel il est question de la virginité – littérature scientifique, observation de moraliste, récits libertins –, il existe la même tension entre réalités et apparences, entre nature et artifice. Le sang même, qui pourrait apparaître comme une preuve tangible de la virginité des filles, peut ne pas couler chez une jeune pucelle, expliquent un grand nombre d'anatomistes, ou peut au contraire se répandre mais être faux chez une femme qui a déjà eu des relations charnelles. En fin de compte, la virginité censée garantir l'honneur d'une jeune fille, sa pureté morale – mais aussi son absence de maladie vénérienne –, est avant tout située du côté de l'incertitude, qui ôte aux hommes tout sentiment de « sécurité<sup>4</sup> » pour reprendre l'expression employée par le comte Almaviva à propos de la paternité dans *La Mère Coupable* de Beaumarchais.

Il s'agira ainsi de comprendre dans cet article comment la littérature fictive ou non-fictive s'empare de la question de la virginité, et en particulier du sang virginal, pour montrer que c'est un *signe* qui ne *signifie* rien.

Dans son ouvrage sur *La virginité féminine*, Yvonne Knibiehler explique que « vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le sang apparaît comme une preuve [de virginité] dans un passage du *Deutéronome* (XXII)<sup>5</sup> ».

La preuve sanglante, comme on le sait, traverse les siècles, et dans le *Tableau de l'amour conjugal, ou la génération de l'homme*, publié en 1686, Nicolas Venette, docteur en médecine, rappelle en effet la croyance largement répandue à ce propos. Il écrit :

L'on croit que le sang qui s'épanche la première nuit des Noces, et que le lait qu'on trouve dans les mamelles d'une fille sont des marques manifestes de la perte de sa virginité. C'est pourquoi Moïse commanda aux Juifs de garder soigneusement les linges qui avaient servi la première nuit aux mariés, afin de disculper un jour la femme à l'égard de son mari. Ce que l'on observe encore aujourd'hui dans le Royaume de Fez et du Maroc, si nous en croyons les Historiens. Le lait ne peut couler du sein d'une fille qu'elle n'ait auparavant conçu dans ses entrailles, et l'on ne doit pas appeler vierge celle qui donne à téter à un enfant.

Mais l'on me permettra de dire que le sang et le lait ne sont pas toujours des marques d'une fille prostituée, car une grande et grosse fille qu'on marie avec un petit homme, n'est pas moins pucelle pour ne répandre point de sang la première nuit de ses noces, et le sang qui coule des parties naturelles d'une autre fille, n'est pas non plus une figure de sa vertu, l'artifice faisant quelquefois paraître un sang étranger, qui aurait été auparavant mis dans une petite vessie de mouton, et renfermée adroitement dans le conduit de la pudeur<sup>6</sup>.

Si on laisse de côté la question du lait que l'auteur règle d'ailleurs avec ironie (« et l'on ne doit pas appeler vierge celle qui donne à téter à un enfant »), on notera que Venette s'appuie d'abord sur une observation historique et culturelle (les draps ensanglantés à l'époque de Moïse ou au Maroc) avant d'apporter une correction d'ordre anatomique puisqu'il affirme qu'un « petit homme » ne saurait faire saigner une « grande et grosse fille ». Cette remarque pour le moins étrange exprime néanmoins une idée importante : celle d'une forme de relativisme, qui consisterait à dire que la défloration peut ne pas être sanglante selon la constitution des jeunes filles et des couples. Il n'y aurait donc pas d'universalité en ce domaine.

<sup>4</sup> Beaumarchais, *La Mère coupable*, acte II, sc. 2, dans *Théâtre*, éd. J.P. de Beaumarchais, Classiques Garnier, 1980, p. 370.

<sup>5</sup> Knibiehler, Yvonne, *La virginité féminine, Mythes, fantasmes, émancipation*, Odile Jacob, « histoire », 2012, p. 53.

<sup>6</sup> Venette, Nicolas, *Tableau de l'amour conjugal, ou la génération de l'homme, divisé en quatre parties*, Nouvelle édition, tome premier, Amsterdam, Aux dépens de la Compagnie, 1740, p. 97-98.

Le chirurgien Louis de Lignac, dans *De l'homme et de la femme considérés physiquement dans l'état du mariage* (1772), s'inscrit dans cette même lignée et indique qu'il « est évident que l'effusion du sang, que l'on regarde comme une preuve réelle de la virginité, ne se rencontre pas dans toutes les circonstances où l'entrée du vagin a pu être relâchée ou dilatée naturellement ». Il ajoute :

Ainsi, toutes les filles, quoique non déflorées, ne répandent pas du sang ; d'autres qui le sont en effet, ne laissent pas d'en répandre ; les unes en donnent abondamment et plusieurs fois, d'autres très peu, et une seule fois, d'autres point du tout : cela dépend de l'âge, de la santé, de la conformation, et d'un grand nombre d'autres circonstances<sup>7</sup>.

En d'autres termes, d'un point de vue médical, physiologique, les médecins (tous des hommes, bien sûr), ne sauraient adopter un point de vue univoque et une position claire dans ce domaine.

D'ailleurs, l'existence même de l'hymen est sujette à de nombreux questionnements : Jaucourt fait la synthèse des connaissances dans ce domaine dans l'*Encyclopédie*. Après avoir expliqué que « cette membrane délicate, de figure indéterminée, qui se trouve ou ne se trouve pas dans le conduit de la pudeur, qui est visible ou invisible, a causé plus de maux dans le monde que la fatale pomme jetée par la Discorde sur la table des dieux aux noces de Thétis & de Pelée<sup>8</sup> », Jaucourt expose les différentes théories concernant cette membrane.

Fallope, Vésale, Riolan, Carpi, Platerus, Techmeyer, Morgagni, Diemerbrock, Drake, Heister, Ruysch, Winslow & autres, regardent la membrane de l'*hymen* comme une partie non seulement réelle, mais qu'on doit mettre constamment au nombre de celles de la génération des femmes. Ils assurent que cette membrane est charnue ; qu'elle est fort mince dans les jeunes vierges, & plus épaisses dans les filles adultes ; qu'elle est située au-dessous de l'orifice de l'urètre ; qu'elle ferme en partie l'entrée du vagin ; qu'elle est percée d'une ouverture ronde, oblongue, ovale, si petite néanmoins, qu'on pourrait à peine y faire passer un pois dans l'enfance, & une grosse fève dans l'âge de puberté<sup>9</sup>.

Un peu plus loin, il écrit cependant :

Mais d'un autre côté, de très grands maîtres de l'art, aussi fameux qu'accrédités, Ambroise Paré, Nicolas Massa, Dulaurent, Ulmus, Pineau, Bartholin, Mauriceau, Graaf, Palfyn, Dionis & plusieurs autres, soutiennent nettement & fermement que la membrane de l'*hymen* n'est point une chose constante ni naturelle au sexe, & qu'ils se sont assurés, par une multitude d'expériences, de recherches & de dissections, que cette membrane n'existe jamais ordinairement. Ils avouent seulement qu'ils ont vu quelquefois une membrane qui unissait les protubérances charnues, nommées *caroncules myrtiformes*, mais ils sont convaincus que cette membrane était contre l'état naturel<sup>10</sup>.

Il conclut ainsi :

Cette contrariété d'opinions de maîtres de l'art dans un fait qui ne paraît dépendre que de l'inspection, répand la plus grande incertitude sur l'existence ordinaire de la membrane de l'*hymen*, & nous permet au moins de regarder les signes de virginité

<sup>7</sup> Lignac, Louis de, *De l'homme et de la femme considérés physiquement dans l'état du mariage*, Nouvelle édition revue et augmentée par l'auteur, avec figures, Lille, 1773, tome II, p. 156-157.

<sup>8</sup> Art. « Hymen », dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, consulté sur portail.atilf.fr.

<sup>9</sup> *Loc. cit.*

<sup>10</sup> *Loc. cit.*

qu'on tire de cette membrane, non seulement comme incertains, mais comme imaginaires & frivoles<sup>11</sup>.

Bien que dans la suite de l'article, Jaucourt se montre cependant prudent et laisse entendre que la présence de l'hymen est quand même très fréquente, il porte dans cet article, comme dans celui sur la virginité, un regard sévère sur les « signes de virginité » « imaginaires et frivoles ».

L'hymen est pourtant un élément anatomique dont la présence est plutôt difficile à contester, contrairement à ce qu'évoque Lignac dans son ouvrage. Ce dernier fait en effet un tableau des signes censés annoncer la perte du pucelage : si les yeux sont « beaux et droits », par exemple, la fille est vierge, s'ils sont « tristes et baissés », la fille est déflorée, si le visage est « blanc et poli », elle est vierge, s'il est « marqueté », elle ne l'est plus, etc. La logique qui préside à cette classification d'indices est on ne peut plus claire : la fille vierge est pure, et cette pureté se voit. Tous les termes qui renvoient à la perte de virginité sont au contraire négatifs et largement symboliques : la jeune fille est entachée de déshonneur, comme son visage est marqueté.

Lignac écrit à la suite du tableau la conclusion suivante :

Il serait inutile de s'arrêter à prouver l'absurdité qu'il y aurait à donner toute sa confiance à ces signes : ils ne doivent être d'aucun poids, après ce que l'on a vu plus haut sur l'impossibilité physique de reconnaître toujours l'intégrité ou la défloration d'une fille, même par l'inspection des parties de la génération<sup>12</sup>.

Décidé à lutter contre toute forme de superstition, et à rejeter le savoir ou plutôt l'ignorance de certaines « matrones », Lignac rejoint donc l'idée selon laquelle il est impossible de savoir si une fille est vierge ou non ; de ce fait, mieux vaut ne pas essayer d'en chercher les preuves manifestes, surtout lorsque ce sont des « tribunaux » qui exigent « la visite d'une fille<sup>13</sup> ».

Pour prouver aux hommes que de telles pratiques sont barbares et surtout inutiles, Lignac rappelle d'ailleurs les propos de Buffon en expliquant comment de très jeunes filles, qui n'ont pas encore atteint l'âge de la puberté, et qui ont « commercé » avec un homme, retrouvent pourtant des signes de virginité, – en l'occurrence une effusion de sang – une fois parvenues à la puberté, si toutefois elles se sont abstenues de tout rapport entre temps. Autrement dit, ce que pensent les hommes, dans ces circonstances, est souvent dû « à des soupçons injustes, ou à de fausses joies<sup>14</sup> » ; il faudrait ainsi cesser de se préoccuper de cette question de la virginité.

Pourtant, quoique les initiatives de ces penseurs, philosophes et médecins soient nombreuses pour combattre une conception archaïque de la virginité féminine, l'imaginaire masculin reste très marqué par une vision finalement très topique du commerce avec une femme : une fille vierge a plus de prix, et une fille vierge doit souffrir et saigner lorsqu'elle perd sa virginité.

Ce sont d'ailleurs là des *topoi* de la littérature érotique : Morgane Guillemet le souligne dans sa thèse *De la représentation au mythe : l'ambiguïté féminine dans le roman libertin du XVIII<sup>e</sup> siècle*. La « douleur inaugurale » et le « sang virginal » sont en effet « deux manifestations essentielles » du passage de la jeune fille à la femme et cela se manifeste de

<sup>11</sup> *Loc. cit.*

<sup>12</sup> Lignac, *De l'homme et de la femme, op. cit.*, p. 163.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>14</sup> *Loc. cit.*

façon « le plus souvent (...) violente<sup>15</sup> ». Lorsque Fanny Hill, l'héroïne de John Cleland raconte son dépuçelage, elle explique les difficultés inhérentes à cet acte, bien que son amant lui agrée et qu'il lui promette de faire « tout son possible pour ne point (lui) faire de mal<sup>16</sup> » ; elle raconte ensuite la suite de l'acte :

Alors, s'apercevant du petit progrès, il force le détroit, ce qui me causa une douleur si cuisante que j'aurais crié au meurtre si je n'avais appréhendé de le fâcher. Je retins mon haleine, et serrant mes jupes entre mes dents, je les mordais pour faire diversion au mal que je souffrais. À la fin, les barrières délicates ayant cédé à de violents efforts, il pénétra plus avant. Le cruel, en cet instant, ne se possédant plus, se précipite avec ivresse ; il déchire, il brise tout ce qu'il rencontre et, couvert et fumant de sang virginal, il parvient au bout de sa carrière... J'avoue qu'alors la force me manqua : je criai comme si l'on m'eût égorgée et perdis entièrement connaissance<sup>17</sup>.

Cette scène de torture (l'évocation du meurtre, celle de l'égorgement ou encore du sang qui fume sont suffisamment évocatrices) témoigne du fait que c'est une défloration particulièrement réussie ; l'héroïne est d'ailleurs plus amoureuse que jamais dans les lignes qui suivent. Ce sont « les épines de la rose<sup>18</sup> » pour reprendre l'expression typique de la littérature libertine citée par M. Guillemet, qui font ainsi souffrir. D'une certaine façon, plus la souffrance est grande, plus le plaisir l'est aussi ; dans *Margot la ravaudeuse*, l'héroïne raconte une scène similaire – moins sanglante toutefois – et conclut par ces mots : « Le réduit des voluptés s'entrouvrit ; il y pénétra : que dirai-je de plus ? Je fus bien et dûment déflorée. Depuis ce temps-là je dormis beaucoup mieux<sup>19</sup>. »

Comment ne pas souligner cependant que ces récits de femmes sont écrits par des hommes ? La lecture de l'événement en est par là même biaisée.

Pourtant, si les hommes fantasment sur le dépuçelage de leurs rêves, ils ne sont aucunement capables de dire avec certitude si la jeune fille – ou la « fille » puisque dans tous les écrits sur la virginité, on trouve plutôt cette expression – est vraiment vierge. En revanche, il y a bien une femme à qui on ne peut rien cacher, non pas tant la sage-femme que la maquerelle.

C'est une autre figure incontournable de la littérature érotique. Dans tous les récits fictifs où figure une « femme de plaisir<sup>20</sup> », il y a une entremetteuse, ou pour le dire plus grossièrement une « appareilleuse ». Et à cette femme, impossible de cacher quoi que ce soit. C'est ainsi que Madame Florence, l'hôtesse d'une des maisons les plus en vue de Paris, dans *Margot la Ravaudeuse* de Fougere de Monbron, examine d'un œil expert le corps de la jeune héroïne.

Voici l'extrait qui suit la rencontre des deux femmes :

Avez-vous encore votre pucelage ? À cette question inattendue, le rouge me monta au visage, & je fus un peu décontenancée. Je vois bien, dit-elle, que vous ne l'avez plus. N'importe, nous avons des pommades miraculeuses ; nous vous en referons un tout neuf. Il est pourtant bon que je sache par moi-même l'état des choses : c'est une cérémonie qui ne doit pas vous faire de peine. Toutes les Demoiselles qui se

<sup>15</sup> Guillemet, Morgane, *De la représentation au mythe : l'ambiguïté féminine dans le roman libertin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, thèse de doctorat en littérature, Université Rennes 2, Université européenne de Bretagne, 2009, p. 63. Disponible sur <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00447426>.

<sup>16</sup> Cleland, John, *Mémoires de Fanny Hill, femme de plaisir*, La Musardine, « lectures amoureuses », 2015, p. 224.

<sup>17</sup> *Loc. cit.*

<sup>18</sup> Guillemet, M., *De la représentation au mythe*, *op. cit.*, p. 63.

<sup>19</sup> Fougere de Monbron, *Margot la Ravaudeuse et ses aventures galantes*, nouvelle édition, Paris, Chez Lenoire, 1784, p. 8.

<sup>20</sup> Tel est le sous-titre des *Mémoires de Fanny Hill*.

destinent au monde, subissent indispensablement un semblable examen. Vous sentez bien que le Marchand est obligé de connaître sa marchandise. En me prêchant ainsi, Madame Florence m'avait déjà troussée au-dessus des hanches. Je fus virée & revirée de tout sens : rien n'échappa à ses regards experts. Bon, dit-elle, je suis contente. Le dommage que l'on a fait ici n'est pas si grand qu'il ne soit facile à réparer<sup>21</sup>.

La sagacité de la maquerelle est une chose – après tout, c'est assez facile de deviner qu'une fille qui erre dans la rue après avoir quitté ses parents n'est plus vierge –, sa capacité à évaluer précisément l'ampleur du dommage effectué en est une autre. Plus encore, son aptitude à réparer ledit dommage fait de cette femme un personnage de l'art, digne d'admiration. Le fait que ce soit un personnage topique là aussi issu de l'imagination masculine est plutôt significatif : pour les hommes, seules les femmes détiennent ce savoir associé au mystère féminin.

Ces femmes ne sont pas toutefois de pures créations littéraires, et l'on découvre un personnage très proche de celui de Madame Florence dans la personne de Madame Gourdan, célèbre entremetteuse qui fonda une maison de prostitution à Paris dans les années 1760. Lorsque l'on lit sa *Correspondance*, on découvre ainsi cette lettre de mademoiselle Thérèse, écrite le 12 juillet 1783 :

Je me rendrai chez vous, maman, habillée en petite paysanne. Je jouerai bien mon rôle, et croyez qu'on me prendra pour aussi pucelle que l'enfant qui vient de naître. J'ai fait ample usage du vinaigre astringent et de la pommade de Provence. Assurez en toute sûreté que je suis vierge, mais très vierge ; je me réjouis d'avance de penser que je vais attraper un homme. Personne n'aime plus que moi à les duper. À ce soir, votre affectionnée<sup>22</sup>.

Certes, il y a de fortes chances que cette correspondance soit – au moins en partie – inventée par le prétendu éditeur, qui évoque dans une préface le succès du « porte-feuille de Madame Gourdan » qui l'a « déterminé à faire [des] efforts pour [se] procurer le reste de sa correspondance<sup>23</sup> », mais on peut tout de même imaginer que ce type d'échange entre la maquerelle et la prostituée a un fond de vérité. En tout cas, une chose est certaine : cette « pommade » de Provence, par son action astringente, « inventée par Provence, parfumeur du roi (...) opér[ait] son effet en moins d'un quart d'heure et donn[ait] un air de nouveauté aux choses qui ont le plus servi<sup>24</sup> » selon les mots F.-R. Hervé-Piroux, dans *Les logis d'amour au XVIIIe siècle* (1912), et c'était un remède connu dans la capitale, tout comme le vinaigre que mentionne Mlle Thérèse.

Le remède vinaigré est d'autant plus connu qu'il est commercialisé par un génie de l'entreprise : le sieur Maille. Dans une espèce de supplément publicitaire au *Journal politique ou Gazette des Gazettes* datant de juin 1778, on peut lire une forme de réclame pour les vinaigres vendus par Maille accompagné de leur mode d'emploi. Parmi ceux-ci, le vinaigre qui nous intéresse, à savoir le « vinaigre des pucelles à l'usage des dames » :

Ce vinaigre est un astringent parfait. La manière de s'en servir est expliquée sur les bouteilles, dont les moindres sont de 6 livres. Les personnes qui seront dans le cas de faire usage de ce vinaigre, peuvent envoyer la première personne avec un mot de lettre en demander, sans crainte que le porteur puisse savoir ce qu'ils viennent

<sup>21</sup> Fougeret de Monbron, *Margot la ravaudeuse*, op. cit. p. 24-25.

<sup>22</sup> *Correspondance de Madame Gourdan dite la Comtesse, avec un recueil de chansons à l'usage des soupeurs de chez Madame Gourdan*, Londres, Chez Jean Nourse, 1784, p. 137-138.

<sup>23</sup> *Ibid.*, « préface de l'éditeur », s.p.

<sup>24</sup> F.-R. Hervé-Piroux cité par Pierre Bachoffner, dans « Margot, l'eau de pucelle et le traitement de Bicêtre », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 83<sup>e</sup> année, n°305, 1995, p. 138.

chercher, les bouteilles étant enveloppées et cachetées d'un cachet aux armes du Roi<sup>25</sup>.

Deux éléments sont à noter : d'abord, la « manière de s'en servir » est absente du journal, ce qui est finalement assez compréhensible, car on imagine mal le lecteur de la gazette découvrir l'usage d'un tel produit, mais on remarquera aussi que la vente du produit s'accompagne de la garantie de la confidentialité pour l'acheteuse : cette astuce commerciale témoigne du caractère éminemment secret qui doit entourer l'achat d'un tel remède. D'ailleurs, Mercier insiste aussi sur ce point dans le texte qu'il écrit sur Maille :

Les demoiselles honnêtes et timorées s'adressent au sieur Maille, lorsque le jour tombe. Il vend le vinaigre qui rend la confiance à l'épousée, la joie aux époux, qui établit la concorde et la paix des familles<sup>26</sup>.

Plus loin :

[Maille] voit arriver les fragiles beautés (...) elles ne font qu'avancer la main, prendre le vinaigre réparateur, saluer et disparaître. L'artiste ne les regarde pas ; leurs grandes coiffes voilent leur demi-rougeur, si elles rougissent<sup>27</sup>.

La tombée du jour, le voile, l'apparition-disparition : tout est fait pour ne pas voir qui est la fille déshonorée, pour ne pas savoir *qui* a besoin du vinaigre réparateur. Or si l'artiste lui-même ne connaît pas l'identité de celles qui ont bénéficié de ses techniques, comment les autres hommes, comment les maris pourraient-ils le savoir ? L'incertitude, encore et toujours, est de mise, et pourtant, c'est bien grâce à Maille que l'union harmonieuse des familles est possible. En d'autres termes, Mercier n'est pas loin de la position des anatomistes et des penseurs qui cherchent à libérer les femmes des examens soupçonneux des maris : l'artifice de Maille apparaît en effet comme un bienfait, et non comme quelque chose qu'il faudrait stigmatiser. Ainsi, Mercier se lance dans un éloge rare du sieur Maille :

Demoiselles de tous les pays, qui tremblez de l'expérience d'un époux, et qui désirez assujettir son cœur en y versant l'estime profonde, quand vous verrez sur un pot de moutarde du sieur Maille l'union paisible des armes des trois premières puissances de l'Europe, songez que cet artiste unit de même la femme et le mari, prévient leur dissension, leur rupture, et leur ôtant les fâcheux soupçons, les craintes importunes, les reproches désespérants, consolide leur bonheur dans la pleine confiance des caresses mutuelles<sup>28</sup>.

Quel éloge ! Le fait même de nommer Maille « l'artiste » renforce l'idée que Mercier porte un regard bienveillant sur cet artifice capable d'apaiser les maris suspicieux.

Il reste que les hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle continuent de vouloir épouser des vierges. Quels sont alors les enjeux qui demeurent attachés à la virginité féminine ?

Tout d'abord, il faut noter une différence entre la ville et la campagne : à la campagne, il n'est pas rare, en effet, de prendre « des pains sur la fournée » selon l'expression consacrée, c'est-à-dire d'avoir des relations intimes avec son promis ou sa promise ; au fond, ce qui compte, ce n'est pas tant le fait que la femme ne soit pas vierge, mais qu'elle ait un enfant hors mariage.

À Paris, et surtout dans les classes sociales les plus élevées, épouser une vierge est une façon de garantir la pureté de la lignée nobiliaire. Ainsi, le comte de Gercourt dans *Les Liaisons dangereuses* entend épouser une vierge à peine sortie du couvent, lieu censé garantir sa vertu. On connaît l'histoire : Merteuil se venge de lui en demandant à Valmont de

<sup>25</sup> *Journal politique ou Gazette des gazettes*, Année 1778, juin, Première Quinzaine, À Bouillon, supplément, p. 5.

<sup>26</sup> Mercier, *Tableau de Paris*, op. cit., p. 21.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 22.



dépuceler la jeune fille qui, tout à coup, perd toute sa valeur. Le dépucelage constitue ici une sorte d'assassinat social : la jeune fille déshonorée ne peut plus espérer une vie hors du couvent où elle retourne à la fin du roman.

Et puis, bien sûr, il y a la question du plaisir érotique, du fantasme associé à la consommation d'une relation avec une jeune fille vierge. Si l'on en croit la littérature libertine, les vierges coûtent cher dans les bordels, et elles constituent un argument de vente. Dans l'*Histoire de Juliette*, de Sade, l'héroïne raconte ainsi :

Pendant six semaines, cette adroite coquine vendit mon pucelage à plus de cinquante personnes, et, chaque soir, se servant d'une pommade à peu près semblable à celle de Mme Delbène, elle raccommoait avec soin ce que déchirait impitoyablement le matin l'intempérance de ceux auxquels son avarice me livrait. Comme tous ces dévirgineurs s'y prirent assez lourdement, je vous ferai grâce des détails<sup>29</sup>.

Inverse à la toile de Pénélope que l'épouse d'Ulysse défait chaque nuit et retisse le jour, le voile de la vierge se déchire le jour et se raccommode la nuit. Le caractère invraisemblable, défiant toute possibilité physiologique, témoigne de cette espèce de fantasme de la vierge sans cesse renouvelée et sans cesse pénétrée.

Être vierge, ou plutôt avoir une vierge à son service, se monnaie. Dans un opéra-comique de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, *Les Nones fugitives ou le pucelage à l'encan*, la maquerelle appelée « l'abbesse » chante sur l'air de *Catinat* – qui se trouve être aussi l'air de « la mère Michel qui a perdu son chat » :

Oh ! doucement, allons, s'il vous plaît, bride en mains.  
Ces pucelles, messieurs, ne sont pas des putains :  
C'est un trésor pour moi que ces deux filles-là ;  
À moins d'un louis la pièce, aucun n'en tâtera<sup>30</sup>.

Dans une autre pièce, de 1740, de Grandval fils, jouée en société, *L'Appareilleuse*, la jeune nièce innocente du personnage éponyme, coûte jusqu'à trente louis et comme dirait le personnage masculin : « trente louis, en vérité, c'est bien de l'argent<sup>31</sup> ». En d'autres termes, avoir une pucelle dans sa maison de prostitution est très rentable.

Pourtant la question du plaisir masculin se pose. En effet, dans les deux pièces que l'on vient de citer, le dépucelage de la vierge apparaît comme une tâche difficile, voire impossible. M. Gripigni, le client de *L'Appareilleuse* s'exclame :

Mon Dieu ! madame Amboisel, que ne me disiez-vous cela ? c'est un petit diable que votre nièce... Je ne me soucie pas de pucelage à ce prix-là ; elle a, par la sandieu, manqué de m'étrangler, et je suis mordu et égratigné partout<sup>32</sup>.

Puis il avoue son échec :

Je n'ai pu seulement emporter un pouce de terrain ; la petite chienne a du vif-argent dans les fesses, et malgré ce que j'ai pu faire, elle a toujours rompu mes mesures<sup>33</sup>.

Quant au Petit-Maître des *Nones fugitives*, il chante sur l'air « On a vu dans la foire », les vers suivants :

Au diable les pucelles  
Et leurs cons trop étroits  
J'ai des douleurs de reins cruelles,

<sup>29</sup> Sade, *Histoire de Juliette*, dans *Œuvres*, éd. Michel Delon, Jean Deprun, Gallimard, « nrf », 1998, p. 274.

<sup>30</sup> *Les Nones fugitives ou le pucelage à l'encan*, opéra-comique, réimpression textuelle d'après la 3<sup>e</sup> édition, sans date (1790), la meilleure et la plus complète, Neuchâtel, Presses de la société, 1873, sc. 4, p. 8-9.

<sup>31</sup> Grandval, *L'Appareilleuse*, dans Théâtre Gaillard, (fausse attribution à Sade), tome premier, Londres, Alfeston et comp., 1803, p. 146.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>33</sup> *Loc. cit.*

Et mon vit saigne en deux endroits<sup>34</sup>.

Il semblerait donc que dépuceler une jeune fille ne soit pas systématiquement une partie de plaisir. Certes, l'abbé qui se trouve dans ce lieu se charge ensuite de cette mission avec délectation. Il y a donc probablement une satire du petit-maître trop maniéré et pas assez viril qui ressort ici, et c'est justement cette dimension satirique qui nous intéresse. Que ce soit Gripigni ou le Petit-Maître, les hommes qui ne sont pas capables de déflorer des filles avec du sang fumant et coulant à gros bouillons n'apparaissent pas comme de *vrais hommes*.

La question de la virginité est donc intimement liée à la question de la virilité.

Nous voudrions à cet égard conclure en évoquant une parade de Collé, *Léandre hongre*, dans laquelle le personnage de Léandre se fait passer pour un eunuque pour « garder [la] virginité » d'Isabelle, qu'il a pourtant engrossée. Les apparences sont alors si trompeuses que le père de la jeune fille ne veut pas croire que Léandre est le père de l'enfant que porte sa fille. Léandre s'acharne alors à prouver pendant toute la pièce qu'il est bien un homme capable d'engendrer. Sous des dehors comiques, la parade révèle alors une certaine forme de malaise masculin, de crise de la virilité, qui « va de pair avec une inquiétude sur la sexualité<sup>35</sup> » pour reprendre l'expression de Michel Delon dans *Le savoir-vivre libertin*. Or il semble bien que l'incertitude des hommes à propos des signes de la virginité féminine ne fasse justement que renforcer cette inquiétude des hommes. Bien plus que le garant de la pureté de la femme, le sang virginal apparaîtrait alors comme la preuve de la force de l'homme.

Jennifer Ruimi – FNS / Université de Lausanne  
EA 174 – Université Sorbonne Nouvelle (Paris 3)

<sup>34</sup> *Les Nones fugitives*, op. cit., sc. 8, p. 15.

<sup>35</sup> Delon, Michel, *Le savoir-vivre libertin*, Hachette Littératures, coll. « Pluriel », 2000, p. 265.